

Une fois la gourmandise d'automne avalée, l'Édouard fait son écobuage, il enfume sa bouche tout en nettoyant avec l'allumette les murs d'ivoire qui entourent son palais. À force de tituber comme un ivrogne qui a fini son litron, le passager reprend sa place au milieu de la marmaille. Le cinéma de la vitre a changé de film, de gigantesques cheminées de briques d'où s'échappe l'irrespirable ne rassurent personne. Dans ce cauchemar de tuyaux et de casseroles à l'échelle de Gulliver rempli d'une soupe qui ne mettrait pas le géant en appétit, de gros camions qui ne transportent pas du lait se croisent en permanence pour apporter ces abominables mixtures dans les villes. C'est le prix à payer pour les temps modernes où il fait bon vivre, loin de la chaumière boueuse où la disette et son amie la peste faisaient la loi.

L'odyssée d'Édouard continue. Homère s'enivre d'images, à chaque instant renouvelées. Il est aux portes de la ville de Fernandel, où l'hiver fait moins le dur, où les nuages sont maigres, où le vent fait la part des choses et où, bientôt, le meilleur va arriver. Les garçons ne tiennent plus en place, ils vont d'un bout à l'autre du wagon en courant sous l'œil de leurs petites bergères de sœurs qui surveillent les cabris. Soudain, sans prévenir, une étrange odeur envahit le compartiment. Tournant la tête vers la gauche, le curieux découvre l'absolument bleu, la magnificence qui se donne à l'infini dans cette générosité d'azur. Devant la fenêtre baissée, l'aventurier de la classe économique balaye de ses rétines sa majesté la mer ! Submergé d'émotion, le voyeur rajoute sa goutte salée au décor. Quoi de plus normal pour cet homme qui n'a vu dans sa courte vie que des murs qui cachent des murs !

Sagement collé dans la carte postale, ce timbre à l'effigie d'Édouard va de gare en gare pour s'arrêter à Nice. « Nice, terminus, tout le monde descend ! »

Comme toujours à cette époque de l'année le jour a fini son travail et a raccroché sa blouse au vestiaire. Munie d'une lanterne, madame la nuit a pris son quart et restera en faction jusqu'à demain. L'air est sec, le thermomètre est gentil.

Le nouveau niçois piétine l'avenue de la Victoire à l'heure où la pizza fait sa reine dans l'assiette. Assis place Masséna, l'étranger mange margot sous la protection d'un verre de bière qui chatouille la langue. Une constellation d'ampoules multicolores bien connue de tous à cette période éblouit la place avec son jeu de lumière intermittent. Édouard, dubitatif, observe cette ambiance carnavalesque, valise à la main, et se met en quête d'un hôtel bon marché dans les rues chaudes. Il trouve son bonheur pour dormir à l'ombre des étoiles dans les deux sens du terme pour ainsi dire. Le veilleur de nuit lui demande d'acquitter sa dette avant de dormir. Le ronfleur en prend pour quatre nuitées. Après toutes ces émotions, et cet interminable voyage, le voyageur devient marmotte et les aiguilles niçoises font le tour du cadran.

Réveillé par un bruit de fanfare qui fait des vocalises et des tambourins qui s'excitent comme des gosses, le touriste ne lambine pas pour se préparer. Une fois dehors, l'air est frisquet et le plafond méthylène. Édouard fonce droit vers la plage. Le ciel orgueilleux éclaire de pleins phares l'anglaise promenade qui étale sans retenue cette mer venue d'Orient, des langues d'eau léchant les galets. Histoire d'en rajouter, des arbres qui

ne poussent pas ailleurs, exhibent leurs palmes sorties de la Bible. Vert, bleu, blanc et turquoise la palette est infinie. Des pigments plein les yeux, le parisien s'abandonne à la contemplation. Il en prend, en reprend, se goinfre de ces couleurs d'Eden. Un escalier de bois l'accompagne sur le rivage. Pour la première fois de son existence il plonge sa main dans la Méditerranée, qui se retire et semble vouloir jouer avec lui. Cette odeur bizarre lui rappelle celle du wagon : c'est l'haleine de Neptune. Édouard marche le long de la plage en jetant des pierres usées dans le ressac qui fait sa mousse. Il rit, il crie sa joie, il court, s'assoie, s'allonge.

Puis, sans compter ses pas, le touriste va de long en large pour s'habituer à la cité qui est maintenant la sienne. De lune comme de soleil, il renifle chaque rue, chaque avenue pour évaluer son nouveau territoire.

Deux jours ont passé, le loup a fait ses marques. Assis Boulevard Victor Hugo, la tête en arrière, les yeux dans les branches des platanes, l'explorateur pense à demain sans angoisse. Sa pitance du mois n'étant pas la caverne d'Ali Baba, il lui faut chercher, toute journée cessante, un toit. Un de ces lieux provisoires, sans frais, qui lui laissera le temps de trouver une nouvelle embauche qui paiera son nouveau meublé et, pourquoi pas, un cœur dans son écrin niçois, idée qui le réjouit.

Sans savoir pourquoi, il flâne dans le quartier où sèche le beau linge aux alentours du conservatoire de musique qui baigne dans le XIX^e siècle loin à l'abri de Germinal avec ce magnifique boulevard et ces avenues où Zola n'a pas son nom sur les plaques de marbre et où des portails pour géant ne rassurent pas les pauvres. Seuls les boniches retroussées et le cocu jardinier ont leur place à l'office. Ils mangent les restes,